

Un roman de la diaspora acadienne

Le Chemin des Huit-Maisons de Jeanne Ducluzeau, Moncton, Éditions d'Acadie, 1987, 360 p., 15,95\$.

Yvon Bernier

Numéro 48, hiver 1987–1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39177ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bernier, Y. (1987). Compte rendu de [Un roman de la diaspora acadienne / *Le Chemin des Huit-Maisons* de Jeanne Ducluzeau, Moncton, Éditions d'Acadie, 1987, 360 p., 15,95\$.] *Lettres québécoises*, (48), 22–23.

UN ROMAN DE LA DIASPORA ACADIENNE

Le Chemin des Huit-Maisons de Jeanne Ducluzeau, Moncton, Éditions d'Acadie, 1987, 360 p., 15,95\$.

S'il y a un épisode odieux dans l'histoire du Canada, c'est bien celui de la dispersion des Acadiens en 1755. La sauvage conduite des Anglais en cette occasion, que les manuels d'antan n'évoquaient pas sans horreur, constitue un bel exemple de ces iniquités historiques qu'on trouve à foison ailleurs mais qui restent finalement rares dans un pays qu'ont épargné les guerres. Aussi ne doit-on pas s'étonner que le Grand Dérangement, après avoir fait couler beaucoup de larmes, ait fait aussi couler beaucoup d'encre. Sur le mode poétique d'abord, qui trouvera son expression la plus fameuse sinon la plus achevée dans *l'Évangéline* de Longfellow, puis en prose à travers un grand nombre de voix plus ou moins oubliées. Parmi les plus récentes, on pense instinctivement à celle d'Antonine Maillet qui a puisé à pleines mains dans cette riche matière, notamment pour *Pélagie-la-charrette*. Ce roman, qui lui a valu le prix Goncourt, a peut-être laissé plus d'un Français désemparé, mais il est probable que les auteurs de *Germinie Lacerteux* et de *Madame Gervaisais* n'auraient pas désavoué complètement pareil choix. Pour être la plus connue, elle n'est cependant pas la seule à exploiter ce filon. Jeanne Ducluzeau, dont les Éditions d'Acadie viennent de publier *Le Chemin des Huit-Maisons*, s'inscrit également dans la même tradition.

Nouvelle venue, puisqu'il s'agit là de son deuxième ouvrage seulement, Jeanne Ducluzeau ne fait pas à vrai dire revivre les événements de Grand-Pré mais s'emploie plutôt à retracer l'existence d'un certain nombre d'Acadiens contraints par l'envahisseur à s'exiler et à se tailler ailleurs une place au soleil. Pour l'essentiel, en prenant soin de l'étaler sur plus d'une génération, elle

raconte l'histoire d'une famille rentrée en France et dont l'aventure acquiert finalement l'ampleur d'une saga. Chassés par les Britanniques, Romain Babin, sa femme et leur petite fille Anne, après «sept années passées dans les geôles anglaises», ont fini par débarquer sur le sol français, à Saint-Malo. Avec une patience inlassable, ils attendent là les terres qu'on leur a promises — et qu'enfin ils obtiennent. Il était temps car, dans l'intervalle, la famille s'est enrichie de quatre rejetons qu'il faudra bien établir un jour. C'est dans le terreau du Poitou que les Babin vont de nouveau planter leurs racines. Sur les premières années aux Huit-Maisons, le roman ne renseigne guère puisque, lorsque s'ouvre le récit, on est déjà en 1795. Les Babin sont devenus vieux et c'est autour de leur fille Anne, de son mari Sylvain, Français de pure souche, et des enfants issus du couple que Jeanne Ducluzeau élabore son intrigue.

Travailleur acharné et homme d'affaires avisé, Sylvain Arnault vient d'affermir un domaine confisqué à un cidevant par la Nation afin de le remettre en état et d'y établir Louis, son aîné, qui rêve d'élevage. Le seul concurrent qui eût pu l'empêcher de conclure à son avantage cette transaction, Isidore Maillet, accepte volontiers que lui soit préféré ce rival qu'il sait au fond mieux habilité que lui à tirer profit des terres convoitées. Au résultat, plutôt que de donner lieu à un affrontement, l'émulation entre les deux hommes sera à l'origine d'une amitié qui court comme un fil d'or dans la trame du récit et donne les plus beaux fruits. Hélas, la réussite d'Anne et de Sylvain s'accompagne aussi d'épreuves. D'abord c'est leur plus jeune fils, l'espiègle Fulgean, qui doit s'en aller à Poitiers afin d'y poursuivre des études. Un peu plus tard, en guise de représailles à l'égard de sa famille impliquée malgré elle dans une sombre

histoire de vengeance, il se fait enlever par des malfaiteurs mais sort indemne de l'aventure grâce à l'intervention d'Isidore Maillet dont on découvre par la même occasion qu'il n'est pas en réalité ce qu'il paraît être. Puis c'est au tour de Jacques, le cadet, de partir pour la guerre dans le sillage de Napoléon. Ses études achevées, Fulgean entrera lui aussi dans l'armée; après avoir reçu une formation d'officier, il décidera d'y faire carrière. Ce double arrachement, fertile en angoisses de toutes sortes, assombrit la vie aux Huit-Maisons où l'on fait néanmoins contre mauvaise fortune bon cœur.

Ces chagrins sont tout de même adoucis par certaines joies. Entre autres, la présence de Louis au domaine de Marsugeau, non plus affermé mais possédé, son mariage avec Rose, les enfants qui leur viennent et font d'Anne et Sylvain de jeunes grands-parents. Puis le retour de l'oncle Vincent qui, après avoir bourlingué sur toutes les mers avec son parain Joseph, vient d'hériter de *L'Acadien*, le voilier de celui-ci. Soucieux de respecter l'une des dernières volontés du disparu, il se rendra bientôt en Acadie afin de remettre aux ayants droit du vieux loup de mer la fortune qui leur revient et ramènera à son insu une belle Indienne dont il tombera amoureux. Elle l'accompagnera dans sa vie hasardeuse de corsaire, que les hostilités entre la France et l'Angleterre lui font embrasser pour un temps, et mourra aux Huit-Maisons en donnant naissance à une fille qu'élèvera Anne. La vie continue donc même si on ignore tout du sort qu'elle a réservé à Fulgean et à Jacques. En réalité, le premier a été fait prisonnier en Espagne, d'où il a pu s'évader avec son meilleur ami, mais pour se retrouver en singulière posture sur la côte du Maroc. Au bout du compte, après un voyage forcé en Mauritanie, il échouera en Louisiane d'où il pourra enfin rassurer

ses parents. Malheureusement, les choses tournent moins bien pour Jacques qui, à l'issue de la funeste campagne de Russie, rentre prostré. Il faudra que son oncle Vincent l'emmène avec lui afin de rapatrier Fulgean et la jeune femme qu'il vient d'épouser, qu'il tombe amoureux à son tour, pour reprendre goût à la vie. Le récit s'achève en 1816 avec les retrouvailles des survivants.

Ce substantiel roman, s'il n'est pas dépourvu de qualités, n'est pas non plus sans défauts. Pourquoi indiquer sur la couverture qu'il s'agit là d'un roman *historique*? Tout roman l'est, à des degrés variables, puisqu'on ne voit guère de fictions qui n'appartiennent au passé par quelque angle: le journal d'hier est déjà historique. Une telle précision vise sans doute à appâter l'amateur d'Histoire, mais il n'est pas sûr que l'auteur ait été bien inspiré d'identifier ainsi la marchandise. Flairer un livre avant de l'acheter, découvrir par hasard qu'il correspond à ses goûts, c'est un plaisir qu'un éventuel lecteur n'aime pas se voir ravir. Plus gênante toutefois, dans ce roman très précisément daté, s'avère la présence de certains usages fâcheux en matière de langue. Évoquer le général autrichien Wurmsler, au moment du mariage de Bonaparte avec Joséphine, et écrire qu'«il réfléchissait de l'autre côté des Alpes à la route la plus sûre pour rentrer subrepticement dans l'Hexagone», c'est un anachronisme de la plus belle eau. Apparue pour la première fois sous la plume du général De Gaulle, cette façon de désigner la France remonte à 1934 seulement. Quant à l'expression «Rideau de fer», qu'on trouve dans un passage sur la déroute russe de la Grande Armée, elle relève d'une confusion analogue. On peut douter aussi que plus tôt le jeune Napoléon ait appris, grâce à des sondages, sa popularité naissante. Ces erreurs dont l'inventaire n'est point exhaustif, irritantes certes, ne sont cependant pas les plus graves.



Le premier des reproches sérieux qu'on peut faire à Jeanne Ducluzeau dans ce roman c'est d'intervenir à plus d'une reprise dans le récit. Qu'elle ait adopté le point de vue privilégié du narrateur omniscient — choix absolument légitime — cela ne l'autorise nullement par ailleurs à s'immiscer personnellement dans l'oeuvre. À propos du docteur Guillotin, par exemple, elle écrit: «En dépit de ses protestations réitérées, on appela cet instrument la guillotine; et aujourd'hui qu'on l'a remise au magasin des accessoires, on peut se demander si, parmi ceux qui passèrent la tête dans la fatale lunette, il s'en trouva un seul qui eût une pensée reconnaissante pour le bon docteur.» Quelques pages auparavant, dans le portrait qu'elle fait de l'attachant Sylvain (on est toujours en 1795, donc à peine sorti de la Terreur), elle parle de cette année-là comme d'une «période troublée qui n'était qu'une transition entre la Révolution et l'époque napoléonienne». Ce qui ne l'empêche pas d'affirmer sans broncher, un peu plus loin, qu'alors «Bonaparte était un inconnu pour la majorité des Français». On pense irrésistiblement au général qui, haranguant ses troupes, les prévenait qu'elles se mettaient en route pour la guerre de Cent Ans! Si maladroites qu'apparaissent ces intrusions de l'auteur, elles agacent moins que certaines pages d'Histoire particulièrement mal intégrées au récit. Dans ces cas-là, on a le net sentiment d'être en présence de résumés hâtifs qui font pièces rapportées parce que l'écrivain ne s'est pas soucié ou plutôt n'a pas su les amalgamer harmonieusement à sa fiction. Scolaires, ces passages nuisent considérablement à l'illusion romanesque qui avait commencé à s'installer dans l'esprit du lecteur.

À la décharge de l'auteur, il sied toutefois de préciser que la plupart de ces erreurs se trouvent dans le premier quart de son ouvrage et qu'il serait aisé de les gommer à la faveur d'une seconde édition. Lorsqu'elle s'en tient à ses personnages et aux aventures qui leur arrivent, Jeanne Ducluzeau se tire beaucoup mieux d'affaire que dans les développements où il lui faut sacrifier à des mises en place historiques, inévitables dans un roman de cette sorte. Cependant, on peut se demander si le parler singulièrement dialectal qu'elle prête à la mère d'Anne ne souffre pas d'un grossissement exagéré. Est-il vraisemblable qu'après quarante ans de vie en plein Poitou, entourée qu'elle est par une famille qui ne semble pas avoir subi à cet égard son influence, elle s'exprime encore ainsi qu'elle le fait? Il semble y avoir là un problème d'acoustique que l'auteur n'a pas su résoudre dans le ton qu'impose forcément une oeuvre logée à l'enseigne d'un autre siècle. En dehors de cette restriction et exception faite de certains flottements dans la concordance des temps, de confusions entre «Et» et «Eh», de fautes somme toute peu fréquentes, *Le Chemin des Huit-Maisons* se révèle proprement écrit. Au résultat et en dépit des lacunes signalées, ce roman, s'il ne possède pas l'élan ni le souffle des meilleurs récits d'Antonine Maillet, constitue une lecture point dénuée d'intérêt. Il est donc permis de penser que Jeanne Ducluzeau, pourvu qu'elle persévère dans cette voie en prenant soin de peaufiner sa technique et son style, saura un jour apporter au genre qu'elle pratique une contribution qui satisfera davantage. □